

ROGER
FRISON-ROCHE



**LA VALLÉE
SANS HOMMES**

ROMAN

**

ARTHAUD

Extrait de la publication

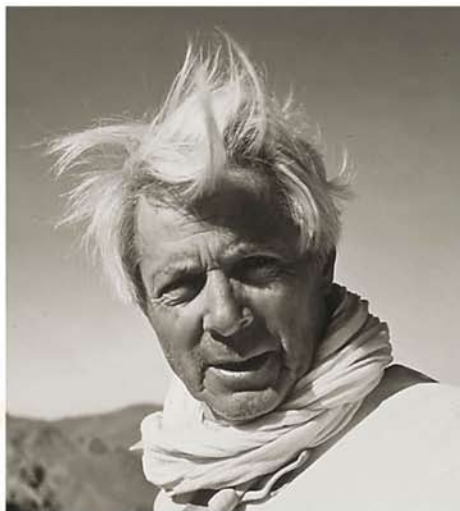
ROGER FRISON-ROCHE

LA VALLÉE SANS HOMMES

ROMAN

Au-delà des portes de l'Infini s'étend la plus envoûtante des vallées du Grand Nord canadien, la Vallée sans hommes, celle d'où nul n'est jamais revenu. Là coule la Nahanni, cette « rivière aux sortilèges », aux chutes vertigineuses et aux rapides furieux. C'est au cœur de ces solitudes infinies que Max, le héros de *La Peau de bison*, a décidé de retrouver la nature. Il y est rejoint par Bruno, son neveu devenu pilote dans le Grand Nord après avoir renoncé à la drogue. Seuls sur ces terres du désespoir et de la mort, prisonniers de la nuit polaire et des tempêtes, les deux hommes épris de liberté finiront par devoir payer un lourd tribut à la Nahanni.

Photo : © Pierre Tairraz



ARTHAUD

Extrait de la publication

La Vallée sans hommes

Les terres de l'infini

© Flammarion, 1973 pour la première édition, 2012.
ISBN : 978-2-0812-7979-7

Roger Frison-Roche

La Vallée sans hommes

Les terres de l'infini

ARTHAUD

PREMIÈRE PARTIE

La rivière aux sortilèges

I

À Fort-Simpson, la rivière Liard, issue des montagnes de la Colombie-Britannique deux mille kilomètres plus au sud, lance ses eaux libres à l'assaut de la banquise du fleuve Mackenzie.

Une lutte gigantesque se poursuit entre la masse immobile et soudée des glaces du fleuve, et le courant démentiel venu du sud. La clameur des flots déchaînés couvre tous les bruits de la terre, étouffe les sons les plus aigus, assourdit la rumeur lancinante du vent courbant les arbres du « bush », absorbe la parole des hommes, les cris des oiseaux et des bêtes de la forêt. C'est comme le chant d'une nature délirante, un cantique des cantiques aux sonorités étranges, un psaume ponctué de chocs sourds, de craquements démentiels, sur quoi se greffe le froissement soyeux des eaux courantes heurtant les blocs de glace, les soulevant et les laissant retomber, brisés.

Le père Focet, O. M. I., supérieur de Fort-Simpson, avait arrêté sa Jeep sur la piste sableuse établie sur la digue de

La Vallée sans hommes

terre qui protège tant bien que mal l'île de Simpson allongée entre un bras secondaire de la Liard et le Grand Fleuve. Chaque jour, depuis une semaine, il venait assister ici au combat de titans qui oppose les deux rivières, il notait les progrès de cette libération progressive qui, d'ici à quelques semaines, rendrait à la vie active la petite population du poste : un père oblat, un frère mineur, un sergent de la M. P. et son adjoint, un radiotélégraphiste, un « free lance pilote » et son petit Cessna de liaison, et une quarantaine d'Indiens et de métis chasseurs de fourrure.

Le missionnaire souriait à la furie des flots, car bientôt délivrées du pack les grandes barges de ravitaillement qui depuis Nelson, en Colombie-Britannique, assurent le ravitaillement du Grand Nord, pourraient accoster à Simpson. Peut-être l'une d'elles était-elle déjà descendue jusqu'à Ford-Liard, à quelque quatre cents kilomètres en amont. Peut-être même jusqu'à Nahanni-Butte où vivait dans un isolement complet le père Brichet, son ami ; cependant il était encore imprudent pour une barge de grande taille de tenter l'aventure ; les eaux de la Liard, grossie de la Nelson et de la Nahanni, charriaient d'énormes blocs de glace arrachés aux rives, et ceux-ci venaient s'ajouter au pack imposant qui obstruait le confluent de la rivière avec le grand, le gigantesque fleuve Mackenzie figé depuis des mois dans sa carapace de glace épaisse de plus de deux mètres sous laquelle les eaux libres de la Liard s'engouffraient, rejaillissaient en geysers par d'innombrables fissures, soulevaient la banquise qui semblait alors s'animer comme la lave d'un volcan, se gonfler, puis se briser dans un craquement qui claquait comme un coup de canon.

La rivière aux sortilèges

Et ainsi peu à peu le front des glaces reculait, cependant que des amoncellements de blocs de glace brisée s'élevaient à d'in vraisemblables hauteurs, basculant parfois sur la jetée qu'ils surplombaient de plusieurs mètres, alors que les rives du fleuve, toutes d'argile compacte, tombaient à pic jusqu'au Mackenzie.

Parfois le courant de la Liard s'amplifiait, grossissait, hurlait, projetait comme des béliers sur la glace d'énormes arbres arrachés aux rives ; ils avaient dû, en amont, former un barrage temporaire subitement détruit. La crue soudaine charriait des spruces de trente mètres de hauteur emmêlés aux troncs larges et poreux des « liards » (ces peupliers du Grand Nord qui ont donné leur nom à la rivière) et aux tiges frêles des bouleaux ; tous ces chocs achevaient le travail de destruction de la banquise et l'érosion des berges d'où s'écroulaient par pans entiers les masses de terre sapées à leur base. Quelquefois, le tronc dépouillé d'un spruce basculait sur ses racines et l'arbre, lesté par la motte de terre qu'elles enserraient comme un filet, se dressait de toute sa taille, totem solitaire aux bras décharnés issu des eaux grises, mais cela ne durait qu'un instant. Désagrégé à sa base, l'arbre oscillait, chancelait et s'abattait brisé, comme le grand mât d'un voilier par tempête d'équinoxe.

Le père Focet s'arracha difficilement au spectacle fascinant de la grande débâcle ; il remit en marche sa Jeep, rentra lentement dans Fort-Simpson, qui alignait ses maisons de bois, et les huttes indiennes le long de la rive gauche du Mackenzie. La mission était à peine éloignée d'un kilomètre du confluent des rivières et le bruit terrifiant des eaux en

La Vallée sans hommes

furie venait y mourir en une sourde rumeur, comme on perçoit le bruit du ressac bien avant d'avoir découvert la mer. Là d'où il venait, c'était déjà l'amorce du printemps ! Ici, en plein cœur du poste, l'hiver sévissait toujours. Certes, la neige avait fondu et les bourgeons pointaient, mais devant Fort-Simpson, le Mackenzie, le large et monstrueux Mackenzie, l'un des plus grands fleuves de la terre, miroitait de toutes ses glaces et ses eaux figées reflétaient comme un miroir les lumières du ciel de l'Arctique.

Il faudrait attendre encore deux mois avant qu'il ne rede-vînt navigable et que la flottille de Fort-Smith pût traverser le grand lac des Esclaves où la débâcle s'amorçait seulement ; puis elle descendrait le fleuve jusqu'à son embouchure, là-haut, bien au-dessus du cercle polaire, dans la mer de Beaufort. D'ici là, tout se passerait comme en hiver. Bien pis ! En hiver, les traînes à chiens apportaient régulièrement nouvelles et courrier, vivres ou médicaments d'urgence, mais maintenant commençait une période boueuse et de transition où la terre détrempée ne permettrait aucun atterrissage d'avion, aucun passage de camion par l'unique piste venant de la grande route de l'Alaska qui pénètre dans les Territoires du Nord-Ouest, au nord de l'Alberta, et gagne tant bien que mal Providence et Yellowknife.

Comme il garait sa Jeep devant la mission, Elliot le M. P. lui tendit une dépêche :

— *For you ! Father.*

Le père Brichet lui annonçait que la première barge de l'année venait d'arriver à Nahanni-Butte, mais attendait pour continuer son chemin jusqu'à Simpson.

La rivière aux sortilèges

— Bonne nouvelle, Elliot, bientôt elle arrivera chez nous.

— Pas trop tôt ! grommela le policier.

Sans oser se l'avouer, ils étaient tous les deux très las de l'interminable hiver qui s'achevait ; il avait été particulièrement cruel : le thermomètre n'était-il pas descendu à -60°C , chose assez rare à Simpson réputé plus clément que Yellowknife ou d'autres postes perdus dans l'immense forêt arctique ?

— Les voitures ne passent plus à Providence depuis hier, dit également le M. P. La glace se fissure dangereusement, on a suspendu tout trafic ! Pas trop tôt qu'ils goûtent un peu de solitude !

Il y avait une légère rancune dans sa voix.

Yellowknife était en effet ravitaillé tout l'hiver par une route qui aboutissait dans la ville minière et qui traversait sur la glace le Mackenzie à Providence, à l'exutoire du grand lac des Esclaves ; mais désormais la glace était trop faible pour supporter les énormes *trucks*, et ensuite il faudrait attendre que les eaux soient suffisamment hautes pour permettre le passage du bac.

Un mois, un mois et demi d'attente !

Mais tout le monde attend dans le Grand Nord ; on attend avec angoisse la venue de la nuit polaire, avec impatience le premier sourire du soleil, puis le premier bourgeon, le premier avion, la première voiture, le premier bateau du fleuve et le cycle recommence, comme si on n'avait rien d'autre à faire qu'attendre et espérer.

II

À Nahanni-Butte, le printemps reprenait ses droits : les hauts peupliers, les saules polaires accrochés aux flancs des montagnes, les bouleaux argentés, poussaient des bourgeons tendres et recherchés par les castors et les ours.

Les huttes indiennes s'élevaient dans un quadrilatère défriché au milieu des marécages, et la rivière Nahanni, au plus fort de sa crue, charriait d'innombrables arbres arrachés aux rives. Bien que la débâcle fût quasiment achevée depuis une semaine, quelques blocs de glace attardés flottaient encore sur le courant. Deux jours auparavant, une lourde barge à fond plat, tractée ou retenue par un pousseur et venant de la Colombie-Britannique, avait descendu la rivière Liard et apporté à la mission du père Brichet l'indispensable ravitaillement en vivres et en carburant ; les fûts déchargés s'entassaient sur les hautes berges, et les caisses stockées dans le hangar de la communauté indienne seraient réparties par les soins du missionnaire entre la dizaine de familles nomades attendant en ce lieu précis du Nord-Ouest canadien la saison propice pour la trappe au castor.

La Vallée sans hommes

Les quelques huttes de la Nahanni s'estompaient dans un brouillard artificiel émanant des grands feux où brûlaient les herbes fraîchement coupées. Autour de ces foyers, de jeunes Indiens jouaient et couraient ; les adultes somnolaient, étendus à ras du sol, afin d'échapper, sous la voûte de fumée, aux innombrables moustiques que le printemps venait de faire éclore spontanément du « muskeg » spongieux des marécages voisins enfin dégelés. Cette nappe de fumée artificielle qui chasse les moustiques assourdissait tous les bruits. Même le chant tragique de la rivière qui coulait tout près perdait de sa puissance et se transformait en sourde et lancinante plainte.

Le père Brichet et Konisenta achevaient la charpente de la future chapelle de la mission.

À cheval sur la poutre faîtière, les deux hommes surplombaient la nappe de fumée. Vu de ce point, le village avait l'air de flotter sur les brumes. De leur belvédère, les deux hommes découvraient un large paysage barré à l'ouest par le premier chaînon des montagnes Rocheuses de l'Arctique, coupé en son milieu par la large trouée d'où la Nahanni s'échappait des montagnes. La chaîne de la Liard, au sud, dressait ses falaises à perte d'horizon. Au nord, l'énorme dôme rocheux et boisé de la « Butte » dominait tout le paysage et se prolongeait par une falaise continue prenant ses assises dans la forêt primaire.

La Nahanni, qui dans les montagnes coulait furieuse et déchaînée, semblait hésiter au sortir des gorges, chercher sa voie dans la vaste plaine boisée où elle décrivait d'innombrables méandres avant de mêler ses eaux à la puissante rivière Liard venue du sud.

La rivière aux sortilèges

Jamais forces naturelles ne s'étaient opposées avec autant de violence : d'un côté, l'abrupte falaise des montagnes interdisait tout accès dans les vallées intérieures, de l'autre, s'étendant à l'infini vers l'est, la forêt arctique, la plus grande forêt du monde, vaste plaine sans relief apparent, se prolongeait sur plusieurs milliers de kilomètres, traversée du sud au nord par des fleuves et des rivières à l'échelle de ce gigantesque continent. La plaine forestière où vivaient les Indiens opposait la richesse de sa faune et de ses bois à la montagne vide d'êtres humains, la montagne redoutable où ne s'étaient aventurés jusque-là que quelques chercheurs d'or. Nahanni-Butte était réellement, à l'époque de ce récit, aux frontières de l'inconnu. « Pourquoi entrer dans ces montagnes redoutables ? » disaient les Indiens. N'avaient-ils pas dans la plaine tout ce dont ils avaient besoin pour vivre : les gras poissons des rivières, un abondant gibier, ours noirs et bruns, grizzlies, orignaux, et les plus belles fourrures, castors, martres, écureuils gris ?...

C'est ce à quoi pensait le père Brichet, tout en enfonçant à grands coups de marteau un long clou dans la charpente. Pourtant, songeait-il, Max avait décidé de se retirer dans ces montagnes, et Max allait arriver ; un message de Fort-Liard annonçait son départ sur la rivière. S'il avait su profiter de la crue pour couper les grands méandres de la Liard, il devrait être bientôt là.

Tout à coup, le missionnaire sursauta, arrêta son travail :
— N'entends-tu rien, Konisenta ?

L'Indien releva la tête, laissa tomber la machette avec laquelle il écorçait un tronc de spruce suintant de sève.

La Vallée sans hommes

— *Nothing, Father*, dit-il après un moment d'attention.

Ils allaient reprendre leur travail, lorsqu'un chien de l'une des nombreuses meutes du campement lança un bref hurlement auquel répondirent tous ses congénères ; en quelques secondes, le concert s'amplifia, se transforma en une longue et sinistre plainte, coupée de jappements, de rares aboiements, reprenant de plus belle après des silences imprévisibles, tandis que les gosses du village couraient d'un attelage à l'autre, faisant taire les chiens à coups de gourdin, jusqu'à ce que la paix et le silence eussent repris possession du village.

— Tu as raison, *Father*, dit cette fois *Konisenta*, il y a quelqu'un sur la rivière.

— Allons voir, dit le père *Brichet*. Sans doute est-ce *Max*, je l'attendais ces jours-ci.

Ils se dégagèrent des fumées, et brusquement découvrirent les berges de la *Nahanni*, et le violent courant de la rivière, sur lequel dérivait les longs spruces déracinés par la crue. En même temps, ils perçurent le teuf-teuf caractéristique d'un moteur hors-bord qui se détachait en sons grêles de la rumeur persistante des flots.

— Un *kicker* de trente chevaux, dit le missionnaire, c'est *Max* ! Tous les autres *kickers* de la *Liard* ne développent que dix chevaux.

— Le voilà ! fit *Konisenta*.

Une solide barque à fond plat remontait lentement la rivière, longeant les bords, là où le courant perd de sa violence. Un homme était debout à l'arrière, guidant l'embarcation, un autre se tenait accroupi à l'avant, tenant en main

La rivière aux sortilèges

une sonde, peinte en rouge et blanc. Dans l'embarcation, une dizaine de chiens entravés se mirent à hurler ensemble, et joignirent leurs voix rauques aux appels des chiens du campement.

— Max a amené sa traîne ! Il y aura de belles bagarres en perspective ! dit Konisenta. Et, comme l'embarcation approchait et manœuvrait pour accoster au fond d'une petite crique, il murmura, visiblement contrarié : « Et encore ! s'il n'y avait que les chiens, mais il y a aussi ce bâtard de Tuktu. Que vient faire ici un Dog-Rib ? »

— Tuktu est le beau-père de Max, tu le sais, Konisenta. Allons, ne fais pas cette tête-là !

Il allait ajouter : « Un Dog-Rib vaut bien un Slave », mais il se contint. Il connaissait la haine ancestrale qui divisait les deux tribus. Les Slaves ne quittaient pratiquement pas la rivière Liard, énorme affluent du Mackenzie ; les Dogs-Ribs rayonnaient à mille kilomètres de là, autour du grand lac des Esclaves. Beaucoup plus évolués que les Slaves, ils étaient particulièrement recherchés comme guides ou travailleurs par les expéditions et les prospecteurs miniers ou pétroliers. Cette rencontre entre les deux vieilles tribus ne disait rien qui vaille au père Brichet.

« S'ils font de la bière ce soir, ça risque de tourner au drame, un couteau est si vite lancé ! Que faire ? soupira-t-il. J'avais pourtant prévenu Max de n'amener aucun Indien de l'Est dans ce pays ! »

À bord, Max avait amorcé une savante manœuvre. Virant cap sur cap, il se laissait déborder par le courant et échouait son embarcation sur l'étroit banc de vase qui servait de

La Vallée sans hommes

débarcadère. Déjà, les enfants du campement se saisissaient de l'amarre que Tuktu leur lançait, et halaient la barge pesante sur la rive.

— Plus haut, plus haut, l'amarre ! intervint le père Brichet. La rivière peut monter de deux mètres cette nuit, allonge le câble, Tuktu !

Ayant vérifié la solidité de l'amarrage sur le tronc d'un peuplier affleurant le bord de la falaise argileuse, il dévala jusqu'à l'eau. Déjà Tuktu était à terre, flegmatique, suçant sa pipe de maïs. Quant à Max, occupé à relever le kicker et à le basculer dans le fond de l'embarcation, il lançait au missionnaire un joyeux :

— Salut Father !

— Bon voyage, Max ? Tu ramènes toute ta ménagerie ?

— Ça m'épargnera un voyage à l'automne, et ici Tuktu s'en occupera.

Le missionnaire dissimula sa contrariété. Max sentit une réticence :

— Quoi, tu crois que ça ne marchera pas entre Tuktu et Konisenta... ?

— Hum ! ça m'étonnerait, Max.

— On en reparlera, fit le pilote.

Il fallut près de deux heures de travail pour tout transborder de l'embarcation jusqu'à la hutte de rondins que s'était construite Max à la fin de l'hiver précédent. Deux heures pour porter à dos d'homme, à travers l'épaisse fumée des feux antimoustiques, les charges de vivres et d'outils qu'avait ramenées Max. Puis, derrière sa hutte qu'il avait bâtie un peu en dehors du campement des Indiens et à deux

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000261.N001
Dépôt légal : novembre 2012

